

Homélies de José Lhoir : année B cahier 4

dimanches après Pâques, fêtes de Pentecôte, de la Trinité, du Corps du Christ

Année B – 2^e dimanche de Pâques - Jean 20, 19-30

Le premier dimanche après Pâques nous ramène chaque année l'aventure de Thomas.

On appelle du reste ce dimanche le dimanche de Thomas.

Il y a deux épisodes dans notre évangile : les apôtres sans Thomas puis les apôtres avec Thomas.

Je vous redis, je me redis, cette histoire que vous connaissez bien mais qui est si belle.

Premier épisode, en scène : les apôtres sans Thomas, le soir de Pâques.

L'atmosphère est lourde.

Les apôtres se terrent, ils se sont barricadés, ils ont peur.

Et ils ont peur pas seulement parce qu'ils n'osent pas s'avouer ses disciples,

mais aussi parce qu'ils ne comprennent pas.

C'est la peur animale d'avoir affaire avec cet homme-là et sa souffrance absurde.

L'affaire Jésus est terminée, qu'on n'en parle plus!

Ceux qui ont connu une très grande souffrance, bien souvent ne veulent pas en parler.

Et puis, ils ont honte: ils ont trahi l'ami. Pierre l'a renié dans la cour du grand prêtre.

Ils n'étaient pas au pied de la croix.

Alors notre évangile, est-ce que ce ne serait pas une merveilleuse page d'amitié

renouée, reconstruite, recommencée par celui qu'on avait trahi?

Le premier mot que leur dit Jésus, quand il les retrouve, c'est « paix ».

Trois fois : *paix, paix à vous, que la paix soit avec vous !*

Le merveilleux mot de paix, la paix de Dieu,
la paix qui dépasse toute connaissance,
la paix qui parcourt tout l'évangile, qui le résume,
le don messianique par excellence, la plénitude de ce que Dieu donne à
ceux qu'il aime,
la paix chantée à Noël: « *Paix sur la terre aux hommes que Dieu aime* ».

Cette paix que Jésus donne à ses apôtres, elle est faite de pardon : pardon
à ces hommes qui l'ont renié et trahi.
Elle invite aussi à l'espérance ces hommes qui n'attendaient plus rien.
Elle est faite aussi de victoire sur la peur. Paix ! N'ayez pas peur !

Quand ils célèbrent l'Eucharistie, les évêques ne disent pas, comme le
commun des mortels : *Le Seigneur soit avec vous*, mais *Pax vobis, Paix à vous !*
La formule leur est réservée,
c'est bien la seule chose que je leur envie.

Et le **deuxième épisode**, l'histoire de Thomas, huit jours plus tard, est-
ce que ce ne serait pas aussi une histoire d'amitié ?
Jésus, qui n'a pas l'habitude de faire des miracles ou des signes sur
commande,
ne rabroue pas Thomas, il répond à sa demande.
(Jésus devait avoir des amis dans sa bande, Thomas en était peut-être.)

Jésus montre ses plaies.
Pas pour qu'on le reconnaisse,
comme s'il invitait Thomas à se livrer à une vérification
anthropométrique d'identité : c'est bien moi, vérifie !

Jésus invite Thomas à regarder ses blessures en face pour qu'il cesse de
fuir ce passé atroce qui lui a fait si mal, qu'il cesse de le refouler,
mais qu'il le regarde avec d'autres yeux.
La passion et la mort, les apôtres les ont vécues comme un scandale
absurde, inacceptable.
Jésus, ils l'aimaient et sa mort leur a fait mal.

Jésus ne les invite pas à oublier, à tourner la page, à l'arracher : comment le pourrait-on ?

Comment pourrait-on faire comme s'il ne s'était rien passé ?

Il les invite à regarder avec d'autres yeux, à comprendre enfin ce qu'ils ne comprenaient pas.

.

Que l'important n'est pas ce que la vie fait de nous mais ce que nous faisons de ce que la vie fait de nous,

que la gifle prend la forme de celui qui la reçoit et non de celui qui la donne,

que les choses ne valent que par le pesant d'amour dont elles sont lestées.

Ses plaies, Jésus les garde,

il les montre même, il ne les cache pas.

Il n'a pas couru après, il ne les a pas recherchées, il ne s'en vante pas.

Mais c'est lui qui avait dit « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » et il l'a fait.

Et sa vie il l'a donnée,

il a consenti à la donner, et il s'est trouvé quelqu'un pour l'accepter.

Que toute œuvre d'amour soit éternelle, qu'elle soit conservée en Dieu, est une lecture qui ne s'impose pas.

On n'est pas obligé de croire Jésus vivant.

Mais les hommes sont sensibles à l'amour.

La foule se taisait après la projection du film sur les moines de Tibhirine dont le sort ressemble à s'y méprendre à celui de Jésus.

Et elle emportait ce qui est sans doute la vraie question posée par le film.

Non pas: qui les a tués, mais pourquoi sont-ils restés ?

Ils aimaient la vie, ils ne couraient pas après la mort,

ils n'ont pas voulu abandonner des gens qu'ils aimaient.

Nous sommes peut-être la seule religion qui est née de l'échec de son fondateur.

Croire en Dieu c'est croire en l'amour :

Une religion - la nôtre - a prêché cette folie au point de sacrifier son Dieu :

Dieu y meurt car quel amour ne meurt d'aimer ?

Une remarque d'ordre esthétique pour finir, sur nos crucifix.

Je n'aime pas trop nos Christs aux souffrances, bons dieux de pitié, Christus op de koude steen. J'aime les Christs catalans, romans, le Christ byzantin de Saint François : serein, couronne en tête, vêtements royaux (alors qu'il est mort nu !).

Les christs aux souffrances disent la réalité des choses, ils ne disent pas la vérité.

La réalité du Christ c'est qu'il est mort,
sa vérité c'est d'être mystérieusement vivant.

J'ai trouvé cette distinction sous une plume protestante. Les protestants, ai-je lu, préfèrent la parole à l'image. L'image - qu'on pense à la télévision - dit la réalité des choses, pas leur vérité. La vérité des choses se dit, ou s'efforce de se dire, dans la réflexion et la parole des éditorialistes. Pas dans les images des photographes.

Année B - 3^{ème} dimanche de Pâques - Luc 24, 35-48

Je fais un arrêt sur image sur une phrase de notre évangile :
«Dans leur joie, ils n'osaient pas y croire».

C'est très moderne comme réflexion. On croirait Saint Luc au courant de la psychologie des profondeurs. C'est elle qui a attaché le grelot et a, la première sans doute, parlé de la mégalomanie du désir. Alors à nous aussi, qui sommes de notre temps, il arrive de penser «que c'est trop beau pour être vrai». Ca ressemble tellement à ce qu'on a envie d'entendre qu'on se demande si ce n'est pas nous qui l'avons inventé : nous ressusciterons, nous retrouverons ceux que nous avons aimés, nous pouvons aimer sans crainte : rien n'est perdu.

La psychologie des profondeurs est donc passée par là. Elle nous a mis en garde : votre ciel répond trop bien à vos aspirations, il vous ressemble tellement qu'il ne peut être que la projection de vos désirs : « Whisfull thinking », disent les Anglais, qui pourrait se traduire : « prendre ses désirs pour des réalités ».

Il est sain de se poser des questions, et un peu de scepticisme n'a jamais fait de mal à personne. La foi n'est pas la crédulité naïve.

Mais c'est un peu notre faute à nous aussi. Nous avons dépassé les bornes. Nous avons parlé du ciel comme si nous en revenions, à la manière de Dante. Or, de l'au-delà, les chrétiens ne *savent* pas plus que les autres. Ils *croient* - c'est autre chose que savoir - que Dieu nous aime au-delà de la mort et que son amour nous fait vivre. Notre credo sur l'au-delà se résume à cela. C'est très peu et c'est énorme.

Mais ce que sera cette autre vie qui nous est promise, nous ne le savons pas, et nous n'avons pas à chercher à le savoir. La chose doit nous suffire. Le reste est le secret de Dieu.

Et puis encore ceci qu'il faut redire : il ne s'agit pas d'une foi paresseuse, on ne nous promet pas un au-delà à bon marché. En ressuscitant Jésus, Dieu nous dit qu'il est avec ceux qui aiment; que l'amour ne mourra pas. Mais si nous n'aimons pas, si nous ne passons pas tout de suite notre temps à aimer, je ne dis pas que nous ne mériterons pas la résurrection, mais qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse, qu'est-ce qu'elle peut bien nous dire ?

Dans le premier testament, on n'entrait pas au ciel comme dans un moulin. Non que le ciel fût réservé à un petit club de gens choisis, mais parce qu'on n'ouvrait pas la porte à ceux qui n'en avaient pas envie. A quoi bon ? Ils préféreraient rester dehors. On ne les envoyait pas en enfer, on ne savait trop qu'en faire. Dieu semblait les oublier alors on les oubliait aussi. Ils disparaissaient sans laisser d'adresse. On ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Plus tard (je simplifie très fort), on a inventé une chose merveilleuse, le purgatoire, qui constitue une sorte de session de rattrapage pour ceux qui n'ont pas appris sur terre le langage du ciel. Mieux vaut tard que jamais pour apprendre à aimer. Avec le ciel et l'enfer (qu'on avait inventé entre-temps), c'était tout ou rien, blanc ou noir. Désormais existait aussi le gris convertible en blanc.

Mais j'insiste : tout reste une affaire d'amour, ne banalisons pas.

Et restons modestes.

J'aime l'humble sobriété de Paul Ricoeur :

« Que Dieu à ma mort, fasse de moi ce qu'il voudra. Je ne réclame rien, je ne réclame aucun après. Je reporte sur les autres, mes survivants, la tâche de prendre la relève de mon désir d'être, de mon effort pour exister dans le temps des vivants. Je remets mon esprit à Dieu pour les autres. »

Alors, la question du début : trop beau pour être vrai, tout ça?

Non ! Il faut oser croire au bonheur. Dieu nous y destine. Le refuser alors que c'est lui qui nous veut heureux, vivants ?

Renan disait que le fond de la réalité était peut-être triste, et cela scandalisait profondément Claudel.

Toute l'Écriture crie le contraire. Pourquoi la vérité serait-elle triste ?

Pourquoi refuser le bonheur ?

J'aime tellement mieux ce que disait, fière et humble à la fois, Sainte Claire : « Seigneur, je te remercie de m'avoir créée. »

Mon second arrêt sur image concerne le mot paix, la première parole du Seigneur ressuscité : « *la paix soit avec vous* ».

Un condensé de la bonne nouvelle, un résumé de l'évangile dont ce sont les premiers et les derniers mots.

Les premiers mots, à Noël :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime » :

Aux hommes qu'il aime, et comme il les aime tous, la paix est pour tout le monde.

Pas seulement « *paix aux hommes de bonne volonté* » qui est pourtant une traduction légitime, parce que « *paix aux hommes de bonne volonté* » signifie : paix aux hommes s'ils sont de bonne volonté ; c'est « une offre soumise

à condition », comme le dit perfidement la publicité après avoir fait miroiter une offre mirobolante.

La paix de Dieu n'est pas soumise à condition.

Ce sont aussi les derniers mots de l'évangile, le souhait du ressuscité quand il met le point final à sa geste et nous quitte.

C'est quoi cette paix que Jésus nous donne ?

Spontanément, nous traduirions *paix* par *absence de guerre*.

L'absence de guerre, ce n'est déjà pas mal ; ça fait près de soixante ans que nous vivons en paix : le ciel en soit loué ! L'Europe, la conscience européenne est née du conflit absurde de la dernière guerre et de la volonté de vivre -enfin ! - en paix.

Pourtant, la paix de Dieu c'est autre chose que l'absence de guerre.

C'est quelque chose qui est en Dieu, c'est un certain regard de Dieu sur nous,

un manteau dont Dieu nous couvre, aurait dit Luther qui aimait bien l'image du manteau divin.

Peut-être tout simplement être aimé, voulu par Dieu, compter pour lui.

Cette paix qui vient de Dieu ne supprime pas, les conflits et les doutes, elle s'y surimpose. Les deux peuvent aller ensemble.

Il me vient une image : celle d'un navire qui mouille au port, bousculé en surface mais ancré solidement en profondeur.

C'est une image de paix.

Notre paix, c'est l'ancre, notre ancre, c'est le Seigneur.

Et le bonheur serait sans doute de coïncider avec ce regard de paix et d'amour que Dieu jette sur nous, de nous voir comme il nous voit : pas tels que nous nous voyons. Croyez-moi, nous avons tout à y gagner, il est plus grand que notre cœur, dit admirablement Saint Jean :

« Devant lui nous rassurerons notre cœur, quelque reproche que notre cœur nous adresse car Dieu est plus grand que notre cœur. » (1 Jean 3, 19)

Comme c'est simple, et pourtant c'est l'ouvrage de toute une vie :

nous avons tant de choses à perdre, il nous faut tant nous désencombrer.
Si nous faisons silence, si nous perdions nos crampes,
si nous nous laissions faire par l'Esprit de Dieu,
nous tomberions dans le bonheur comme une pierre.

Année B - 4^{ème} dimanche de Pâques - Jean, 10, 11-18

Il y a de la tendresse dans l'image du bon pasteur, chère au premier testament.

*« Le Seigneur est mon berger, dit le psaume 22,
Je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer,
Vers les eaux du repos il me mène pour y refaire mon âme. »*

Image du bon pasteur que Jean met dans la bouche de Jésus.

L'image est inconnue de Paul.

Les anciens non plus ne la connaissaient pas :

on ne trouve pas chez eux l'idée de dévouement propre à l'image biblique.

L'image était promise à un bel avenir :

Les défenseurs de la nature ne nous promeuvent-ils pas à la dignité de bergers de la création ?

Et ne s'est-il pas trouvé un savant philosophe pour faire de l'homme le berger de l'être ?

Voici donc l'image appliquée à Jésus.

Je commence en disant tout haut ce que tout le monde pense tout bas :
Que le vocabulaire pastoral est un peu poussiéreux et mièvre.

D'abord, des bergers, qui est-ce qui en a déjà vu ?

Et puis, les histoires de bergers, les bergerades, c'est un peu ridicule.

C'est la faute à Marie-Antoinette qui jouait à la bergère dans sa ferme à Versailles.

Sans doute aussi à cause de ce malheureux Fabre d'Églantine et de sa célèbre chanson : « *Il pleut, il pleut, bergère* ». Je le dis malheureux, pas à

cause de la chanson, mais parce que, quoiqu'auteur du calendrier républicain, il périt sous la guillotine.

Pour faire bonne mesure, mais là je règle un compte personnel, j'ajoute encore au dossier à charge la chanson qu'on m'a apprise à l'école primaire (Et, hélas, pas moyen de l'oublier) :

*« Si Jésus revenait au monde
le doux pasteur à barbe blonde,
le charpentier aux grands yeux doux... »*
(Comment diable savait-on tout ça ?)

Voilà pour le berger. Mais qui dit berger dit troupeau. Et, là, c'est encore pire :
moutons, moutonnier, moutons de Panurge, être troupeau, non merci,
et de gourou, on n'en a pas besoin !

On espère révolu le temps, c'était au début du XXème siècle, où
Édouard Le Roy, faisant allusion à la coutume romaine d'offrir au pape
le 2 février, fête de la purification, des brebis dont la laine servirait à faire
le pallium des cardinaux (une sorte d'écharpe blanche qui les caractérise),
Édouard Le Roy disait : *« Les laïcs dans l'Église sont comme les brebis de la
Chandeleur, on les bénit et on les tond ».*

Enfin, il y a encore la bergerie. On est en sécurité dans la bergerie, mais
on y est prisonnier comme la chèvre de M. Seguin : elle était bien dans
son enclos, sauf qu'elle était au piquet.

La sécurité s'y payait du prix de la liberté, et c'est pourquoi
*« Monsieur Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres,
il les perdait toutes l'une après l'autre. »*

Bref, l'image a ses limites, comme toutes les images, et de plus, elle a mal
vieilli.

Il faut commencer par la décaper de tout le sucre qui l'enrobe.

Mais quand on a décapé l'image, on découvre un bijou de valeur, comme
parfois dit-on, les antiquaires découvrent une œuvre d'art sous dix
couches de peinture.

D'abord, on découvre un métier difficile parce qu'il s'exerce dans des régions accidentées, parce que les brebis sont maladroites et fragiles. (Le métier de berger a eu le prix de la vocation il y quelques années).

Ensuite, on découvre un vrai berger, pas un gentil berger comme dans la chanson, mais un vrai par opposition au mauvais, au berger à gages, au mercenaire qui n'aime ni son métier ni ses brebis.

Un bon berger, comme on dit bon musicien ou bon mécanicien, il connaît son métier, il connaît ses brebis et elles le connaissent.

(C'est vrai, me dit-on, que les moutons reconnaissent le berger à sa voix.)

Il est heureux de les savoir heureuses, ce qui les touche le touche, ce qui les blesse le blesse, il risque même sa vie pour elles.

Une chose encore : le dimanche du bon pasteur est traditionnellement le dimanche des vocations.

Quand on dit vocations, ce n'est pas aux religieux qu'on pense d'abord, mais aux diocésains, aux prêtres des paroisses. Telle était, je crois, l'intention des pères fondateurs, je n'y suis pour rien. Ce n'est donc qu'à eux que je pense.

C'est très gentil de penser aux prêtres à l'occasion de l'évangile du bon pasteur, mais c'est un peu gênant aussi. Le bon pasteur, le pasteur tout court, c'est le Seigneur. Le prêtre, ce serait plutôt le chien du berger, je crois que ça s'appelle un « patou ». Ils sont extraordinaires, les patous : vous les avez déjà vus à l'œuvre ? Ne ratez pas le spectacle s'il vous est offert : ils rassemblent les brebis, ramènent les égarées, mordillent les imprudentes. Fameux boulot !

S'agissant des vocations, une simple réflexion, brute de décoffrage :

Le prêtre est au service du peuple chrétien. Être prêtre, c'est servir.

Ce n'est pas un métier, un titre, une cocarde, c'est un esprit. Un esprit de service.

À la suite du Seigneur et comme lui.

Cet esprit n'est pas propre au prêtre labellisé, d'origine contrôlée, comme je l'aurai été.

Nous sommes tous appelés à servir, donc, en un sens, si vous acceptez ma définition, à être prêtres.

Prêtres, vous l'êtes, même sans le titre, quand vous servez.

Et moi qui suis pourtant labellisé, ne le suis pas toujours.

C'est très simple ce que je vous dis là, et ce qui est simple est faux.

Mais ce qui est nuancé est inutilisable.

Et c'est d'utilité que j'ai besoin pour le programme que je vous propose : être bergers les uns des autres, soumis les uns aux autres, dit saint Paul.

Si tout le monde est berger, personne ne l'est. Je veux dire : plus personne ne peut se vanter, brandir ses titres, et on ne verra plus surgir de gourous, et on ne voudra plus d'hommes providentiels.

Et personne n'aura peur de personne : c'est la définition d'une communauté chrétienne.

Année B - 5^{ème} dimanche de Pâques - Jean 15, 1-8

Je suis la vigne et vous êtes les sarments

Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit.

La vigne et les sarments : Jésus aimait bien parler en images, parce que les images constituent un langage simple, que tout le monde comprend,

à la portée de toutes les bourses,

et aussi parce que les images sont souples, elles laissent du jeu, comme on dit en mécanique,

elles donnent à penser, plus parfois que des définitions cadencées.

Il faut les prendre très au sérieux.

Quand on entend dire que Jésus est la vigne dont nous sommes les sarments, on comprend immédiatement qu'entre lui et nous circule la même sève, passe le même sang.

Nous partageons la même vie, nous sommes des brebis de la même laine.

C'est une idée chère à l'Écriture. Elle revient ailleurs sous d'autres formes.

Tenez, voici deux autres images : je vous les cite parce qu'on les comprend mieux en les comparant, elles s'éclairent l'une l'autre.

Saint Pierre nous compare à un édifice dont le Christ est la pierre angulaire :

« Vous êtes les pierres vivantes dont est faite l'Eglise, dit-il, et la pierre angulaire, c'est le Christ ».

Les pierres vivantes de Saint Pierre, ce n'est plus tout à fait la même image que la vigne et les sarments : ici, l'accent est sur le fait que nous avons tous une place unique à remplir et que chacun de nous constitue une pierre essentielle à l'édifice. Si vous enlevez la moindre pierre, c'est tout l'édifice qui à la longue pourrait être mis en danger.

Saint Paul, autre image, nous compare à un corps :
« Nous sommes les membres du corps et la tête c'est le Christ »
Ici, l'accent serait sur la solidarité entre les membres et la tête : blessez un membre du corps, c'est tout le corps que vous atteignez.

Trois images toutes simples : les sarments, les pierres vivantes, les membres du corps...

Revenons à la première, la vigne et les sarments, celle de notre évangile de Jean.

Cette sève, cette vie commune entre le cep et les sarments, si on lui donnait son nom ?

Si on disait qu'il ne s'agit pas de quelque chose mais de quelqu'un, si on parlait de l'Esprit qui habite en nos cœurs et dont ce temps après Pâques prépare la venue ?

Car c'est de lui qu'il s'agit, de l'Esprit de Jésus, qui habite en nos cœurs
« plus intime à nous-mêmes que nous ».

Quand elle en parle, l'Écriture utilise un vocabulaire passif, elle dit :

« N'éteignez pas l'Esprit, ne le contristez pas, laissez-vous mener par lui »,
comme si nous n'avions qu'à nous laisser faire, qu'à le laisser faire, comme s'il était en nous comme un feu qui ne demande qu'à dévorer qu'il faut laisser brûler, ne pas éteindre, auquel il ne faut pas faire obstacle.

Que nous avons sans doute plus de choses à perdre que de choses à gagner...

J'emprunte une image à Nietzsche. Nietzsche explique que l'homme passe par trois stades :
Il est d'abord chameau qui porte passivement les fardeaux dont on le charge.
Un jour, il se révolte, il refuse de porter la charge, il devient lion.
A la fin, s'il le veut, il atteindra le troisième stade au-delà du chameau et du lion : il redeviendra enfant ou il le deviendra enfin ! L'enfant qui traverse les difficultés comme en se jouant, par instinct, par jeu, sans s'en apercevoir.

Elle est très scripturaire l'idée de Nietzsche (Dieu sait pourtant s'il n'aimait pas la religion et les curés) et je l'annexe sans son accord.
Jésus aussi disait que nous devons renaître (et Nicodème y perdait son latin)
et qu'il nous fallait devenir semblables aux enfants pour entrer dans le royaume.

Retomber en enfance ? Non ! Mais redevenir, devenir enfin, ces enfants que Jésus donnait en exemple. Pas parce qu'ils seraient meilleurs ou plus vertueux que l'adulte, ce n'est pas vrai, mais parce qu'ils ignorent la méfiance qui constitue l'adulte.

Je me suis encore souvenu de quelques lignes de Bernanos :

« Certes, ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. Et pourtant l'heure venue, c'est lui qui reprendra sa place à la tête de ma vie, rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, entrera le premier dans la maison du Père. » (Préface aux « Grands Cimetières »)

Je vous confie une dernière chose, une bonne nouvelle encore pour terminer, un post-scriptum sans rapport direct avec notre évangile, mais

une chose tellement belle, à consommer sans modération. On la lit dans la seconde lecture, qui est de Saint Jean également :

Dieu est plus grand que notre cœur.

C'est une de ces phrases fulgurantes dont la Bible a le secret.

Mes enfants, n'aimons pas par des paroles et des discours mais en acte et en vérité,

Et si nous agissons de la sorte, notre cœur aurait beau nous accuser, Dieu est plus grand que notre cœur.

Avis à ceux, à nous parfois, qui ont peur de Dieu.

Avis à ceux, à nous parfois, pour qui Dieu est un juge prêt à punir.

Dieu ne nous voit pas comme nous nous voyons nous-mêmes.

Dieu nous connaît mieux que nous nous connaissons, il nous aime plus et mieux que nous-mêmes

À lui le jugement !

Année B - 6^{ème} dimanche de Pâques - Jean 15, 9-17

Ce chapitre 15 est connu sous le nom de « testament de Jésus ». On l'appelle aussi « prière sacerdotale » parce que Jésus y parle en pasteur, plein de sollicitude pour le troupeau (pardon pour le mot) qu'il va laisser seul : une longue prière pour les siens qu'il confie à son Père.

Une toute belle page de Jean.

Il y a une chose remarquable dans notre évangile, une espèce d'enchaînement qui fait que l'idée est toujours relancée et que l'ensemble fait penser aux questions-réponses d'un petit catéchisme.

Jugez plutôt :

Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande.

Commande ? Vous avez dit commande ?

Mon commandement c'est que vous vous aimiez les uns les autres.

Vous avez dit s'aimer ?

Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Ses amis ?

Je ne vous appelle plus serviteurs parce que le serviteur ignore ce que veut faire le maître, je vous appelle amis parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître.

Tout Saint Jean est là :

- S'aimer les uns les autres.

Parce que Dieu est amour,

(Paul Valéry : « *Personne avant Jésus-Christ n'avait dit que Dieu est amour* »)

et que celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu (même s'il en parle bien : c'est moi qui ajoute).

- Aimer jusqu'à peut-être donner sa vie : comme Jésus s'apprête à le faire.

Comme dans l'histoire de l'Église, des disciples de Jésus l'ont fait à sa suite, nous laissant de merveilleux exemples plus éloquents que tous les discours : Damien, ou Kolbe, ou les moines de Tibhirine. Vous savez que les procédures de canonisation sont longues. Mais s'il s'agit de quelqu'un qui a donné sa vie, les portes s'ouvrent d'un seul coup toutes grandes.

Après l'amour, il y a l'amitié. *Vous êtes mes amis.*

On a dit parfois que l'Écriture qui parlait si bien de l'amour ne connaissait rien à l'amitié. C'est un peu simple. Elle parle sans doute plus de l'amour mais n'ignore pas l'amitié : c'est vrai que ce n'est pas la même chose. Ça ne se compare d'ailleurs pas : on ne compare pas Bach et Mozart.

L'amitié dit quelque chose que l'amour ne dit pas : un ami est quelqu'un à qui on peut tout dire en confiance et qui peut tout vous dire. Il y a même une définition de l'amitié dans notre texte : « *Vous êtes mes amis parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître.* » Je n'ai rien gardé pour moi, je savais bien que je pouvais tout vous dire, tout partager avec vous.

Il y a de l'égalité dans l'amitié, de la connivence, de la complicité. Entre le Seigneur et nous aussi. Jésus se fait notre égal, il nous veut sur le même pied, il ne nous considère pas comme des serviteurs à qui on ne fait pas de confidences.

Dans le premier testament, il est dit de Moïse qu'il était l'ami de Dieu. Moïse conversait avec Dieu comme un ami converse avec son ami, « comme un homme converse avec un autre homme ». Vous vous rappelez qu'il négociait, qu'il marchandait.

Nous sommes vis-à-vis de Dieu comme Moïse : sur pied d'égalité. On peut tout lui dire, même qu'on ne l'approuve pas. On rapporte que la grande sainte Thérèse avait eu un jour, au cours d'un de ses saints voyages, un accident de voiture qui avait failli lui coûter la vie. Elle s'en était plainte au Seigneur qui lui avait dit : « C'est ainsi que je traite mes amis, Thérèse ».

Réponse de Thérèse : « Ça ne m'étonne pas que vous en ayez si peu ». Prier, ce serait causer avec Dieu. Avec la belle assurance de Moïse.

Il y a aussi, dans notre texte, la joie.

Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que vous soyez comblés de ma joie.

Il est souvent question de joie durant le temps de Pâques et cela se comprend. Une joie très simple et très pure. C'est un temps de joie.

Vous savez que les moines ont pour la Vierge une réserve de chants adaptés au temps liturgique. Il y a le « Salve regina » pour les temps ordinaires, l'« Alma redemptoris mater » pour le temps de l'avent. Durant le temps pascal, c'est le « Regina coeli ».

*Reine du ciel, réjouis-toi,
Car celui que tu as mérité de porter
Est ressuscité comme il l'a dit.
Prie Dieu pour nous, alléluia !*

Ce qui est beau dans ce texte, c'est qu'on ne demande rien. D'ordinaire, on a des tas de choses à demander, ici, on demande à peine, on n'a envie

que d'une chose, on ne pense qu'à Marie et on l'invite à être à la joie. Et on insiste, pour le cas où elle hésiterait, et on répète :

Réjouis-toi et sois pleine de joie, Marie, le Seigneur est vraiment ressuscité.

Je suis passé des tas de fois devant cette prière et ce n'est que maintenant, tout à coup, que je découvre avec ravissement qu'elle est pleine de délicatesse : on ne pense pas à soi-même, on n'est pas venu mendier, on vient seulement apporter une bonne nouvelle : le Seigneur est ressuscité.

Année B - 7^{ème} dimanche de Pâques - Jean 17, 11-19

La seule tristesse perceptible dans les paroles de Jésus : celle de devoir nous quitter.

Il est beaucoup question du monde dans notre évangile. Le mot revient dix fois : j'ai compté.

Jean, manifestement ne porte pas le monde dans son cœur. A l'entendre en parler, on a l'impression d'être entouré par un univers hostile qui vient clapoter à votre porte comme l'eau d'une inondation. Il vaut mieux ne pas sortir.

Pourtant Jean ne garde pas les disciples au chaud de l'intérieur. Il les envoie dans ce monde hostile. La consigne n'est vraiment pas : *Il est dangereux de se pencher au dehors.*

« Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde.

Je ne te demande pas de les retirer du monde mais de les garder du mauvais ».

L'intention est claire : il s'agit pour les disciples d'être des hommes à part entière, immergés dans les espérances, les combats, les joies et les peines du monde, et de garder cependant - comment dire ? - une

distance vis-à-vis du monde. Pas le repli superbe de celui qui se tiendrait sur la berge du fleuve et contemplerait sa vaine agitation, mais une distance fraternellement critique. Il s'agit de ne pas se confondre avec le monde sous peine de n'avoir plus rien à lui apporter et faillir à sa mission.

Se confondre avec le monde ? Le danger n'est pas chimérique. A la situation actuelle de crise de l'Église, Maurice Bellet distinguait quatre issues possibles :

1. On disparaît. 2. On rafistole. 3. On se noie dans l'ensemble, on devient une strate culturelle, on rejoint le passé culturel, on périt sous les embrassades. 4. On réinvente.

Le bon numéro est le 4.

Mais si l'intention est claire, il s'agit en réalité d'un chemin de crête, il faudra se garder à gauche et à droite, selon le célèbre conseil du duc de Bourgogne à son père Jean le Bon : « Père, gardez-vous à droite ! Père, gardez-vous à gauche ! »

Être dans le monde, pas à côté. On ne met pas d'un côté le levain, de l'autre la farine, on les mélange.

Comme Jésus doit aimer ceux qui se portent d'un grand élan fraternel vers le monde (et le monde de Jean en plus !). Ceux pour qui le bien des autres compte davantage que leur propre honneur (La formule est de Paul VI qui l'a eue dans un contexte œcuménique : « *Que leur bien passe avant notre honneur* »), qui explorent des voies nouvelles et prennent des risques, qui vivent aux marches.

Même si, d'être ainsi dans le monde, il leur arrive d'en prendre la fièvre. Même s'il leur arrive de commettre des fautes. Les plus belles pages de l'histoire de l'Église ont sans doute été écrites par ces gens-là et elles continuent à l'être.

Et en même temps n'être pas du monde, savoir lui dire non, ce qui est encore une façon de l'aimer. Non à l'argent-roi, à la tricherie, à la

consommation sans limites, non à l'injustice et l'exploitation de l'homme, non à la violence. Même si tout le monde courait après l'argent, même si tout le monde devait tricher, même si tout le monde commettait l'injustice.

Il est des choses que Jésus a refusées. Et ses refus m'informent et m'attachent à lui autant que ce qu'il a accepté.

Une chose encore pour terminer : les évêques français (merci à eux) ont adopté le terme de proposition de la foi. Vous savez l'importance des mots.

Proposer Jésus, proposer l'évangile.
Proposer, donc évidemment pas *imposer*.
Peut-être même, pas *transmettre*.

Transmettre, on le voudrait bien, à nos enfants par exemple, mais ça marche mal.

La foi ne se transmet peut-être pas. Et même au temps béni où elle se transmettait comme un bagage culturel, comme une langue par exemple, il fallait la faire sienne un jour ou l'autre.

Proposer la foi, dire qui nous fait courir.
Première condition, nécessaire si pas suffisante : courir d'abord soi-même.

J'aurais pu, en guise de commentaire, vous lire un écrit très ancien qu'on appelle l'épître à Diognète. Parlant des chrétiens, l'auteur dit :

Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays ni par le langage, ni par les coutumes. Car ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie leur est une terre étrangère.

Pentecôte

L'année liturgique se termine dans le fracas des grandes orgues :
c'est la Pentecôte, la fête des fêtes, le point final de la mission de Jésus :
le don de l'Esprit à tous les hommes.

Jésus disait qu'il était bon qu'il s'en aille pour faire place à l'Esprit.
Et cela se comprend puisque, pour faire bref,
si Jésus c'était Dieu avec nous, la Pentecôte c'est Dieu en nous,
Dieu lui-même plus intime à nous-mêmes que nous.

Il y aurait tant de choses à en dire, il faut choisir.
Voici deux convictions portatives.

Première conviction : le sentiment que Jésus a fait une OPA sur
l'Esprit, qu'il a fait main basse sur lui, qu'il s'en est emparé.

Je veux dire : l'Esprit, on le connaissait bien, on savait bien qu'il existait,
mais il était un peu comme ces fleuves dont on ne connaît pas la source,
on savait qu'il existait, on ne savait pas qui il était.

Qu'il existait ? Bien sûr, le premier testament en est tout rempli,
mais on l'écrivait avec une minuscule, ce n'était pas un nom propre,
comme Père ou Fils, mais un nom commun.
On ne savait pas si ce n'était pas qu'une belle image.

Car on le désignait par des images merveilleuses : on disait qu'il était l'eau
qui fait fleurir les déserts, le feu qui dévore, l'huile qui pénètre : images
de nouveauté, de souplesse, de vie, d'ardeur, de victoire sur la mort.
On disait aussi qu'il était comme une colombe, vous vous rappelez : la
colombe qui planait sur les eaux primordiales avant la création du monde
«Et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux» ;
image de douceur je crois, car il y a beaucoup de douceur dans le récit de
la création.

Mais l'image qui devait surpasser toutes les autres à l'applaudimètre, c'est
celle du vent.

On disait qu'il était comme le vent, le vent qui intriguait tant les anciens,
le vent que personne n'a jamais vu, le vent qui souffle où il veut
« et tu ne sais pas d'où il vient, et tu ne sais pas où il va ».

Le vent qu'on ne voit pas, dont on constate la présence,
brise légère ou tornade,
le vent qui éteint les lampions domestiques et attise les incendies.

Le vent qui rend fou.

C'est lui qui inspirait les prophètes, ces fous de Dieu qui se levaient
périodiquement pour rappeler la pureté et l'exigence des origines,
lui qui un jour rendrait la vie aux morts.

Je crois même (mais je n'insiste pas pour ne pas paraître annexionniste)
que l'Esprit fait partie du patrimoine universel immatériel de l'humanité
(comme le carnaval de Binche),
je veux dire que les hommes, même en dehors du judéo-christianisme,
ont toujours soupçonné qu'il y avait en l'homme plus que l'homme,
que quelque chose de divin avait lieu quand, parfois, les hommes étaient
comme hissés au delà d'eux-mêmes,
dans la création artistique ou scientifique, dans l'inspiration poétique.

Jésus nous révèle que cet Esprit est une personne,
quelqu'un qui nous connaît et qui nous aime,
qu'on peut connaître et qu'on peut aimer.

Il vient habiter en nos cœurs,

Dieu lui-même, plus intime à nous-mêmes que nous.

Il est amour et sa plus grande œuvre, celle dont il est le plus fier,
c'est de mettre les hommes ensemble.

Le don suprême de l'Esprit est la charité dira Saint Paul.

Ma seconde conviction est qu'il faut se laisser faire par l'Esprit, qu'il
faut le laisser faire...

Quand saint Paul parle de l'Esprit, il emploie toujours un vocabulaire
passif :

il dit : ne pas éteindre l'Esprit, ne pas le contrister, se laisser mener, le laisser nous conduire.

Et Jésus comparait l'Esprit à un feu qui ne demande qu'à dévorer.

Ce n'est qu'apparemment passif, c'est peut-être l'activité suprême, nous avons peut-être bien plus de choses à perdre que de choses à gagner.

Si nous nous laissions faire, si nous perdions nos crampes, nous tomberions dans le bonheur comme une pierre.

L'Esprit est un grand oiseau timide qui se tient à distance : si nous faisons silence pour l'écouter, il va se mettre à chanter...

Nietzsche, qui serait sans doute bien étonné de se voir cité dans une église, me fournit une comparaison.

Il dit que l'homme connaît trois métamorphoses :

il est d'abord chameau, puis il devient lion et finalement se transforme en enfant.

Il est d'abord un chameau que l'on charge et qui ploie sous les fardeaux dont on l'accable.

On lui dit : tu dois et il le fait.

Puis un jour il se révolte, il n'entend plus : tu dois, mais il se dit : je veux, il s'insurge, il conquiert sa liberté.

Il reste au lion féroce à connaître une troisième métamorphose, il doit aller plus loin que le chameau et le lion et devenir enfant, l'enfant qui traverse les difficultés sans s'en apercevoir, par une sorte d'instinct, une espèce d'innocence.

S'ouvrir à l'Esprit, vivre de l'Esprit, ce serait redevenir enfants à la manière de Nietzsche.

C'est sans doute l'ouvrage de toute une vie : l'enfance est devant nous, c'est le vieil homme qui est derrière.

Pour y arriver et pour conclure : prier souvent la prière qui résume toutes les autres :

« Viens Esprit Saint, éclaire le cœur de tes fidèles, allume en eux le feu de ton amour ».

Celui qui a l'Esprit a tout.

Trinité

Trinité, fête et doctrine, huit minutes pour convaincre.

*La fête, brièvement :

Une fête très particulière, pas une vraie fête;
normalement, une fête liturgique fait mémoire d'un événement, pas d'une idée.

Ainsi, Noël, Pâques, Pentecôte, l'Annonciation, sont des événements.

La Trinité n'est pas un événement mais un point de doctrine.

(Ce qui trahit son origine « récente » : 14^e siècle, une gamine par rapport aux autres !)

Impression que ceux qui ont inventé la fête ont voulu ne pas faire de jaloux : on avait fêté le Fils à Pâques, l'Esprit à la Pentecôte, restait le Père. Alors on a fait poser les trois ensemble pour un portrait de famille.

*La doctrine :

Vous la connaissez : un seul Dieu en trois personnes.

Tentative, mots humains pour dire l'indicible ?

Que veulent dire ces mots appliqués à Dieu ?

L'essentiel, c'est l'affirmation qu'il y a de l'amour en Dieu,
qu'il n'y a même que cela,

que dans son être profond, Dieu est communion d'amour.

Dire que Dieu est amour et dire qu'il est Trinité, c'est la même chose.

Si Dieu existe - et la vraie question sur Dieu est celle-là, pas la Trinité -,
il faut que ce Dieu soit amour.

Un Dieu qui ne soit pas amour n'a aucun intérêt;

un Dieu qui soit cause première ou moteur immobile ou chiquenaude
initiale (et on attend toujours la preuve que ce Dieu-là existe),

un Dieu « il faut bien qu'il y ait quelque chose, le monde ne s'est pas fait
tout seul »,

n'est pas le Dieu de la Bible et ne présente aucun intérêt.

C'est peut-être en images que ces choses se disent le mieux;

ce n'est peut-être qu'en images qu'elles peuvent se dire :
rappelez-vous Roublev et sa fameuse icône dite de la Trinité.
C'est une image et qui sait qu'elle n'est qu'une image;
elle ne se prend pas pour ce qu'elle n'est pas,
elle n'entend pas expliquer ou représenter l'ineffable.

La Trinité doit beaucoup à Roublev
(comme Dieu, lui, doit tout à Jean-Sébastien Bach).
En tout cas, s'il vous arrive d'avoir des doutes sur la Trinité, plongez-
vous dans l'icône : c'est tellement beau que ça ne peut être que vrai.

Donc, Abraham, un jour, au chêne de Mambré, reçoit la visite de trois
anges;
ils viennent lui annoncer que Sarah, son épouse, va être mère.
La tradition a vu en ces trois anges une image des trois personnes
divines.

Trois personnages également beaux, également jeunes (ça nous change
du Père à barbe !) ;
entre eux une communion immense,
chacun n'est là que pour l'autre.
Ils sont à table mais la table est ouverte.
À regarder l'icône on a le sentiment d'être invité à la partager,
d'être invité à entrer dans leur intimité et dans leurs sentiments.
Elle dit admirablement que la Trinité est pour nous,
qu'il nous en a été fait confidence pour que nous en vivions.

La doctrine de la Trinité est un précipité d'histoire sainte.
C'est le précipité, au sens chimique du terme, du credo, qui est une
histoire :
notre crédo dit que trois choses merveilleuses sont arrivées pour nous,
et que le Père, le Fils, l'Esprit se sont relayés pour les accomplir.
Comme si les événements étaient passés de main en main,
comme si, l'un après l'autre, ils en avaient la maîtrise.

Le Père d'abord, il est dit créateur :
je traduirais qu'il est celui qui nous invite à l'existence;
la vie est une invitation.

Le Fils se fait notre compagnon de route,
il dresse sa tente parmi nous, il vient tout partager.

L'Esprit - qu'il me pardonne -, comme la cerise sur le gâteau, vient
habiter en nos cœurs...

Notre existence est lourde de ces trois aventures,
structurée par le Père, le Fils, l'Esprit.
Nous sommes invités à vivre de manière trinitaire :
en présence du Père, avec le Fils, dans l'Esprit.

Vivre en présence du Père, appeler Dieu « Père », c'est se reconnaître
créature, c'est accepter de se recevoir, accepter, dans la joie, de n'être pas
son origine (c'est cela être créé), consentir à recevoir sa vie d'un autre,
comme un don.

C'est affirmer par toute sa vie que la réponse à la question
fondamentale des philosophes : « pourquoi y a-t-il quelque chose et non
rien ? », que la réponse à l'énigme qu'est le monde et que nous sommes à
nous-mêmes est de type personnel : une personne qui nous aime et
qu'on aime, quelqu'un que nous appelons Père;
que quelqu'un qui nous aime nous a lancés dans cette curieuse aventure
qu'est la vie,
que le fond de la réalité est de type personnel, que la vie est une vocation,
un appel, une invitation.

Être capables de vivre de la sorte à cause de Jésus, avec lui,
qui fait de nous ses frères et nous entraîne avec lui.

Grâce à l'Esprit qui habite en nos cœurs
et qui modèle en nous l'image du Seigneur Jésus.

La fête de la Trinité nous invite à habiter la maison de notre foi tout
entière : elle est si belle notre maison !

Fête du Corps et du Sang du Christ

On fêtait dimanche passé la fête de la sainte Trinité,
et vous connaissez cette icône russe qui la représente :
les trois anges dont Abraham reçut la visite au chêne de Mambré.
Ils sont à table, ils vont manger le pain qu'on leur a préparé.

Eh bien, cette image de la Trinité me permet d'entrer dans la fête
d'aujourd'hui,
la fête du Saint Sacrement, la fête du corps et du sang du Christ.
Tout simplement parce que, quand je regarde l'image, j'ai l'impression
qu'il y a de la place à leur table, pour vous, pour moi, pour tous.
Le tableau ne me l'interdit pas et l'évangile me le révèle :
nous sommes invités à la table de Dieu.
« Heureux les invités au repas du Seigneur ».
C'est la fête du Saint Sacrement,
la fête de cette merveilleuse eucharistie que Jésus nous a laissée et qui
nous rassemble.

Accrochez-vous : je vais énumérer cinq richesses de l'Eucharistie,
cinq choses qu'elle est,
cinq motifs que nous avons de l'aimer.
Cinq choses, c'est beaucoup trop, vous ne les retiendrez pas :
tant pis, ce n'est pas ma faute si l'Eucharistie est si riche.
Bien sûr, je pourrais ne pas tout vous dire,
mais j'ai envie de compter mes richesses, de les laisser couler entre mes
doigts,
comme un avare qui compterait ses louis d'or ou ses napoléons...
Voici donc, à la hussarde, cinq choses qu'est l'Eucharistie.

Première chose : l'Eucharistie est une action de grâce.
Une grande action de grâce, un immense merci
pour tout ce qui existe,
pour la création tout entière, pour le soleil, la lune et les étoiles,
pour frère soleil et sœur lune et sœur l'eau, comme disait saint François;
pour la vie qu'il nous a donnée,
pour nous qu'il a créés :
« Je te remercie, Seigneur, de m'avoir créée », disait sainte Claire.

L'Eucharistie est d'abord une grande action de grâce :
c'est ce que Jésus a fait à la dernière cène,
et c'est ce que nous faisons nous aussi à sa suite :
« Rendons grâce au Seigneur notre Dieu ».

Deuxième chose :
la messe est une mémoire, la mémoire de Jésus, le mémorial de Jésus.
Nous sommes réunis en mémoire de Jésus,
c'est lui qui nous rassemble : « Faites cela en mémoire de moi ».
Mémoire de Jésus, pas souvenir.
On se souvient des choses anciennes qui sont passées et qui sont mortes;
mais du passé qui est vivant, on fait mémoire,
on fait mémoire parce qu'il continue à vivre,
on fait mémoire pour qu'il continue à vivre.
La messe n'est pas une visite au cimetière,
elle n'est pas cérémonie au monument aux morts,
elle est une naissance,
une plantation.
Le passé est vivant, la vie continue, Jésus est vivant.

Troisième chose : la messe est l'œuvre de l'Esprit.
C'est l'Esprit qui est à l'œuvre parmi nous,
c'est lui qui, du pain et du vin, peut faire le corps et le sang du Christ;
c'est lui qui, de nous qui partageons son corps et son sang,
peut faire un seul corps.
Le prêtre n'est pas un magicien qui dit des paroles magiques,
c'est l'Esprit qui est à l'œuvre.

Puis il y a le repas, quatrième chose.
La messe est aussi un repas,
un partage,
un repas que l'on partage.
Rien de bien extraordinaire :
un peu de pain, un peu de vin,
les nourritures les plus élémentaires,
le pain de la force, le vin de la joie.
Pour nous rappeler que Jésus n'est présent que là où l'on partage,
et partout où l'on partage.

Pour nous apprendre à faire de nos vies un partage.

Et ce festin, cinquième chose, n'est jamais fini :
il est l'image du royaume,
il est déjà le royaume,
un peu de ciel sur la terre déjà,
un peu de ciel bleu, « de quoi tailler une culotte de sapeur ».
Mais il faut que ça continue, ça ne fait que commencer :
la messe est un apéritif pour la vie qui continue.
L'Eglise n'est pas une bulle dans l'histoire mais levain dans la pâte.
Mais nous avons confiance : Dieu est avec nous !

La voilà notre Eucharistie :

- action de grâce
- mémoire de Jésus
- œuvre de l'Esprit
- repas partagé entre frères
- sel de la terre et avant-goût du ciel.

Voilà le menu,

Vous n'êtes pas obligés de tout prendre,
pourquoi n'emporteriez-vous pas quelque chose avec
vous ?